

robert silverberg

**le nez
de cléopâtre**

*nouvelles
traduites de l'américain
par Hélène Collon*



PRESENCES

Denoël

Extrait de la publication

le nez de cléopâtre

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Collection Présence du Futur

Compagnons secrets
L'appel des ténèbres

robert silverberg
le nez
de cléopâtre

Denoël

*nouvelles traduites de l'américain
par Hélène Collon*

Collection PRÉSENCES
sous la direction de Jacques Chambon

© 1983, 1959, 1987, 1989/1990, by Agberg, Ltd.

Et pour la traduction française

© 1994, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN : 2.207.24191.2
B : 24191.3

Légendes de la forêt Veniane

C'était il y a fort longtemps, dans les premières décennies de la Deuxième République, au temps de mon enfance en Pannonie Supérieure. La vie était très simple en ces temps-là, du moins pour les gens comme nous. Nous habitons un village en forêt sur la rive droite du Danube, mes parents, ma grand-mère, ma sœur Friya et moi. Mon père, Tyr, dont je porte le nom, était forgeron ; ma mère, Julia, faisait l'école dans notre propre maison, et ma grand-mère était prêtresse au petit temple voisin de Junon Teutonica.

La vie était paisible. L'automobile n'avait pas encore été inventée – ceci se passe aux environs de l'an 2650, alors qu'on se servait encore de charrettes à cheval –, et nous ne quittions pratiquement jamais le village. Une fois l'an, pour le Jour d'Auguste – qu'on célébrait encore à l'époque –, nous revêtions nos plus beaux habits, mon père sortait de la grange le grand chariot à ferrures qu'il avait fabriqué de ses propres mains, et nous partions pour le municipium de Venia, à deux journées de route, pour entendre l'orchestre impérial jouer des valses sur la place Vespasien.

À la suite de quoi nous dégustions des gâteaux et de la crème fouettée au grand hôtel tout proche – pour les adultes c'étaient des chopes de bière à la cerise – avant d'entreprendre le long voyage de retour. Aujourd'hui, bien sûr, la forêt n'existe plus, notre petit village a été englouti par le municipium sans cesse croissant, et il faut vingt minutes en voiture pour aller du centre-ville à l'endroit où nous habitions jadis. Mais à cette époque-là, c'était une belle excursion, le plus grand événement de l'année.

Je sais maintenant que Venia n'est qu'une petite ville de province, et qu'à côté de Londrin, Parisi ou Roma, elle ne signifie rien du tout. Mais pour moi, c'était alors la capitale du monde. Je restais ébahi, hébété devant ses splendeurs. Nous montions tout en haut de la grande colonne de Basile Andronicus, que les Grecs ont érigée il y a huit cents ans pour commémorer leur victoire sur César Maximilien pendant la Guerre Civile, au temps où l'Empire était divisé, et de là, nous contemplions toute la ville; ma mère, qui avait grandi à Venia, nous montrait du doigt tous les monuments : le sénat, l'opéra, l'aqueduc, l'université, les dix ponts, le temple de Jupiter Teutonicus, le palais du proconsul, puis l'autre palais, beaucoup plus grand, que Trajan VII s'était fait construire durant l'étourdissante période où Venia était pour ainsi dire la seconde capitale de l'Empire, et ainsi de suite. Pendant des jours et des jours, par la suite, mes rêves scintillaient encore grâce à mes souvenirs de Venia, et ma sœur et moi tourbillonnions dans les sentiers forestiers en fredonnant des valse.

Il y eut une année, particulièrement excitante, où nous nous rendîmes deux fois à Venia. C'était en 2647, j'avais donc dix ans, et si je m'en souviens bien, c'est parce que

cette année-là mourut le Premier Consul – je veux parler de C. Junius Scaevola, Fondateur de la Deuxième République. Mon père se montra très agité lorsque nous parvint la nouvelle de sa mort. « Retenez bien ce que je vous dis : à partir de maintenant, tout peut arriver. Tout peut arriver! » répétait-il sans cesse. Je demandai à ma grand-mère ce qu'il voulait dire par là. « Ton père a peur qu'on restaure l'Empire, maintenant que le vieux sage est mort », me répondit-elle. Moi, je ne voyais pas ce qu'il y avait de si bouleversant là-dedans ; République ou Empire, Consul ou Imperator, pour moi c'était du pareil au même. Mais mon père en faisait toute une histoire, et lorsque le nouveau Premier Consul passa par Venia un peu plus tard cette année-là, visitant les unes après les autres toutes les provinces de l'immense Imperium afin de rassurer chacun en affirmant que la République était stable et inchangée, mon père sortit le chariot et nous allâmes assister à la cérémonie du Triomphe. J'eus donc droit cette année-là à un second séjour dans la capitale.

On dit qu'un demi-million de personnes affluèrent au centre de Venia pour applaudir le nouveau Premier Consul. Il s'agissait naturellement de N. Marcellus Turritus. Pour vous, ce n'est sans doute qu'un gros homme chauve dont le profil orne ces pièces de monnaie de la fin du xxvii^e siècle qui font encore surface de temps en temps, mais moi, l'homme que j'ai vu ce jour-là – ou plutôt *entrevu* l'espace d'une fraction de seconde, quand le char consulaire est passé devant moi, ce qui ne m'empêche pas d'en conserver, soixante-dix ans plus tard, un souvenir très vif – était mince et d'allure virile, avec une mâchoire saillante, des yeux sombres et ardents et une épaisse chevelure

bouclée. Nous avons tendu le bras pour lui adresser l'ancien salut romain tout en hurlant à pleins poumons : < Salut, Marcellus! Longue vie au Consul! >

(À propos, ce n'était pas en latin que l'on criait, mais en germanien. Ce qui m'a d'ailleurs beaucoup surpris. Mais mon père m'expliqua plus tard que c'étaient là les ordres mêmes du Premier Consul, qui tenait à montrer son amour pour le peuple en encourageant toutes ses langues régionales, même pendant une cérémonie publique telle que celle-là. Les Galliens l'avaient salué en gallien, les Britanniens en britannique, les Japonais dans leur langue, quel qu'en soit le nom, et puisqu'il traversait les provinces teutoniques, il voulait qu'on proclame ses louanges en germanien. Aujourd'hui, et je m'en rends bien compte, certains individus – tels les républicains ultra-conservateurs – vous diront que c'était une bien piètre idée, car cela devait entraîner une résurgence de l'activité séparatiste régionale au sein de l'Impérium. Le même genre de ferveur régionaliste, se chargent-ils de nous rappeler, que celles qui, deux cents ans plus tôt, avaient provoqué l'émiettement de l'Empire. Néanmoins, pour les hommes comme mon père, c'était une manœuvre politique géniale, et il acclama le nouveau Premier Consul avec cette exubérance et cette vigueur extrêmes caractéristiques des Germaniens. Toutefois, mon père réussissait à être à la fois régionaliste acharné et farouche républicain. N'oubliez pas que, malgré les fermes objections de ma mère, il avait tenu à baptiser ses enfants d'après d'anciens dieux teutoniques plutôt que de leur donner les prénoms romains d'usage que tous les citoyens de Pannonie préféraient à l'époque.)

À part pour me rendre une fois l'an à Venia (et deux

fois cette année bien particulière), je n'allais jamais nulle part. Je chassais, je pêchais, je nageais, j'aidais mon père à la forge ou ma grand-mère au temple, j'apprenais à lire et à écrire à l'école de ma mère. De temps en temps, Friya et moi nous nous aventurons dans la forêt qui, en ces temps-là, demeurait sombre, luxuriante et mystérieuse. Et c'est ainsi que j'ai rencontré le dernier des Césars.

On disait qu'il y avait une maison hantée au plus profond des bois. Celui qui m'intéressa à l'affaire fut Marc-Aurèle Schwarzchild, le fils du tailleur, un enfant sournois et déplaisant qui louchait d'un œil. Il disait que c'était un ancien pavillon de chasse datant des Césars, et qu'on pouvait y voir à midi – heure de sa mort – le spectre ensanglanté d'un empereur poursuivant sans répit le fantôme d'un loup autour de la maison. < Je l'ai vu de mes yeux, me dit-il. Le spectre, je veux dire. Avec une couronne de lauriers sur la tête et tout et tout, et un fusil si bien astiqué qu'il brillait comme l'or. >

Je n'en crus pas un mot. Je n'imaginai pas que Marc-Aurèle Schwarzchild pût avoir le courage d'approcher la maison hantée, et encore moins qu'il eût vu le fantôme. Il était de ces gamins qu'on a du mal à croire quand ils vous affirment qu'il pleut, même si justement, à cet instant précis, vous vous faites tremper jusqu'aux os. D'ailleurs, je ne croyais pas aux fantômes; enfin pas beaucoup. Mon père m'avait dit qu'il était idiot de croire que les morts continuaient à rôder dans le monde des vivants. Ensuite, je demandai à ma grand-mère s'il y avait jamais eu dans notre forêt un empereur tué dans un accident de chasse, et

elle avait ri en répondant que non, jamais ; que la Garde Impériale aurait rasé le village et réduit les bois en cendres si cela s'était produit.

Toutefois, hantée ou non, nul ne doutait que la maison fût bel et bien là. Au village, tout le monde en connaissait l'existence. On la situait dans certaine région obscure de la forêt où les arbres étaient si vieux que leurs branches s'entrelaçaient étroitement. Personne n'allait jamais par là. On disait que la maison n'était qu'un tas de ruines, et hanté de surcroît, pas de doute là-dessus, et qu'il valait donc mieux l'éviter.

Il me vint à l'idée que l'endroit avait réellement pu être un pavillon de chasse impérial, et que si on l'avait abandonné en toute hâte après quelque malheureux incident pour ne plus jamais y remettre les pieds, il pouvait fort bien receler des bibelots ayant appartenu aux Césars, des statuettes de divinités, par exemple, ou des camées représentant la famille royale. Ma grand-mère collectionnait justement les petits objets anciens de cette sorte, et son anniversaire approchait : je voulais lui offrir un joli cadeau. Les villageois n'étaient peut-être pas très chauds pour aller fouiller dans les ruines de la maison hantée, mais moi, qu'est-ce qui m'en empêchait ? Après tout, puisque je ne croyais pas aux fantômes...

Mais tout bien réfléchi, je n'avais pas vraiment envie d'aller là-bas tout seul. C'était d'ailleurs moins un signe de couardise qu'une preuve de simple bon sens, qualité dont, en ces temps-là déjà, j'étais fort bien pourvu. La forêt regorgeait de racines aériennes dissimulées sous le tapis de feuilles mortes ; à supposer qu'on s'y prenne le pied et qu'on se casse la jambe, on pouvait rester là longtemps

avant que quelqu'un passe dans les parages. En outre, on risquait moins de se perdre en emmenant quelqu'un pour mémoriser les repères. Sans compter qu'on parlait régulièrement de loups. Leur présence ne me paraissait guère plus probable que celle des spectres, mais je n'en trouvais pas moins préférable de me faire accompagner dans cette partie-là de la forêt. Je conviai donc ma sœur.

Je dois l'avouer : je ne lui avais pas dit que la maison avait la réputation d'être hantée. Friya, qui avait alors dans les neuf ans, était très courageuse pour une fille, mais je craignais qu'elle ne trouve cette perspective quelque peu décourageante. Ce que je lui avais dit en revanche, c'était que la maison renfermait peut-être encore des trésors impériaux, et que dans ce cas, elle pourrait faire son choix parmi les bijoux que nous y trouverions.

Juste histoire de prendre nos précautions, nous avons glissé quelques images pieuses dans nos poches – Apollon pour elle, censé éclairer notre chemin à travers les bois ombres, et Wotan pour moi, puisque c'était le dieu préféré de mon père. (Ma grand-mère voulait toujours qu'il prie Jupiter Teutonicus, mais il refusait chaque fois en prétendant que c'était un dieu inventé par les Romains pour pacifier nos ancêtres. Naturellement, cela ne manquait pas d'irriter ma grand-mère. « Mais nous *sommes* des Romains », disait-elle. « En effet, répliquait mon père, mais nous sommes aussi des Teutons ; en tout cas *moi* je le suis, et je n'ai pas l'intention de l'oublier. »)

C'est par une belle matinée de printemps, un samedi, que nous nous sommes mis en route, Friya et moi, sans rien dire à personne. Le premier tronçon de sentier nous était bien connu : nous l'avions emprunté plus d'une fois.

Nous avons dépassé la Source d'Agrippine, à qui l'on attribuait des pouvoirs magiques à l'époque médiévale, puis trois statues mutilées par les intempéries représentant le jeune éphèbe censé avoir été le premier amant de l'empereur Hadrien deux mille ans plus tôt, puis nous avons atteint l'Arbre de Baldur; mon père disait qu'il était sacré, mais quand il nous a quittés, je n'avais pas encore l'âge d'assister aux rituels nocturnes que lui et quelques-uns de ses amis tenaient à son pied. (À mon avis, la génération de mon père fut la dernière à prendre au sérieux l'ancienne religion teutonique.)

Puis nous nous sommes enfoncés dans des zones plus obscures. Les sentiers n'étaient plus que des pistes à peine esquissées. D'après Marc Aurèle, nous devions tourner à gauche à la hauteur d'un vieux chêne gigantesque aux feuilles exceptionnellement luisantes. Je le cherchais encore lorsque Friya me dit : « Faut prendre par là. » Et de fait, je vis le chêne au feuillage lustré. Or, je ne lui en avais pas parlé. J'en déduisis que les filles du village se racontaient elles aussi des histoires sur la maison hantée; mais je n'ai jamais vraiment su comment elle avait trouvé l'endroit où nous devions tourner.

Nous avons marché toujours plus avant, jusqu'à ce que la piste s'efface à son tour; alors nous nous sommes retrouvés en pleine nature. Les arbres étaient effectivement très vieux, et leurs rameaux s'entrecroisaient très haut au-dessus de nos têtes de sorte que rares étaient les rayons de soleil qui pénétraient jusqu'au sol. Mais nous ne voyions pas trace de maison, hantée ou non, ni rien qui indique le passage d'êtres humains. Il y avait des heures que nous avançons. Serrant l'idole de Wotan dans ma poche, j'ins-

pectais attentivement tout arbre, tout rocher un tant soit peu remarquable, et je les gravais dans mon cerveau afin qu'ils me servent de point de repère au retour.

Il me paraissait inutile, voire dangereux, de pousser plus loin. Sans Friya, j'aurais fait demi-tour depuis longtemps; seulement, je ne voulais pas avoir l'air d'un froussard devant elle. De plus, elle-même progressait inlassablement, sans doute mue par la perspective de découvrir dans la vieille demeure une jolie broche ou un beau collier, sans montrer signe de crainte ni de malaise. Puis, finalement, j'en ai eu assez.

< Si nous n'avons rien trouvé dans cinq minutes..., commençai-je.

— Là, coupa Friya. Regarde! >

Je suivis la direction qu'indiquait son doigt. Tout d'abord, je ne vis rien que la forêt. Puis je finis par remarquer, à peine visible derrière un rideau de feuillage, ce qui pouvait être le toit de bois pentu d'un pavillon de chasse rustique. Mais oui! Oui, c'était bien cela! J'apercevais les pignons ouvragés, les portants du toit hardiment taillés.

Ainsi il existait bel et bien, ce pavillon forestier secret, ce vieux logis hanté! Surexcité, je m'élançai, Friya haletant vaillamment derrière moi et cherchant à tout prix à rattraper son retard.

C'est alors que je vis le fantôme.

Il était vieux, très vieux, avec un corps frêle et décharné, une barbe blanche, une chevelure également blanche toute pleine de boucles et de nœuds. Ses vêtements étaient en haillons. Il marchait vers la maison d'un pas lent, ou plutôt traînant, courbé, voûté, agité de tremblements et serrant contre lui un énorme sac de petit bois. Je ne le vis qu'au tout dernier moment, alors que j'étais pratiquement sur lui.

· Nous nous sommes longtemps regardés dans les yeux, et je ne saurais dire lequel de nous deux avait le plus peur de l'autre. Puis il poussa une espèce de soupir ténu et laissa tomber son fagot avant de s'effondrer et de rester là comme mort.

« Marc-Aurèle avait donc raison! murmurai-je. Il y a vraiment un spectre. »

Friya me lança un regard qui devait être empreint à la fois de dédain, d'ironie et de pure colère, car c'était la première fois qu'elle m'entendait évoquer cette histoire de fantôme, dont je m'étais bien gardé de lui parler jusqu'alors. Pourtant elle se contenta de répondre : « Les fantômes ne tombent pas évanouis, idiot! Ce n'est qu'un vieil homme terrorisé. » Sur quoi elle s'approcha sans hésiter de l'inconnu.

Nous nous sommes débrouillés pour le faire entrer dans la maison malgré sa démarche mal assurée et son équilibre instable, qui faillirent provoquer dix fois sa chute. L'endroit n'était pas à proprement parler en ruine, mais il s'en fallait de peu : de la poussière partout, des meubles qui menaçaient de tomber en morceaux pour peu qu'on y touche, des tentures en lambeaux... Malgré tout, sous la couche de crasse on voyait à quel point l'intérieur avait dû être beau. On admirait encore sur les murs quelques tableaux aux couleurs passées, plus un petit nombre de sculptures et une collection d'armes et d'armures qui devait valoir une fortune.

L'homme avait une peur bleue. « Ce sont les questeurs qui vous envoient? ne cessait-il de demander en latin. Êtes-

vous venus m'arrêter? Je ne suis que le gardien, vous savez. Je ne représente aucun danger. Je suis seulement le garde. » Ses lèvres tremblotaient. « Longue vie au Premier Consul! » s'écria-t-il brusquement d'une voix ténue, rauque, une espèce de coassement frêle.

« Nous ne faisons que nous promener dans les bois, lui dis-je. Vous n'avez rien à craindre de nous.

– Je ne suis que le garde », répétait-il invariablement.

Nous l'avons étendu sur un divan. Il y avait une source juste devant la maison; Friya en rapporta de l'eau, qu'elle répandit sur ses joues et son front. Comme il semblait à demi mort de faim, nous sommes partis en quête de nourriture, mais sans trouver grand-chose : un bol de baies et de noisettes, quelques restes de viande fumée qui semblaient dater d'un siècle, un bout de poisson un peu plus présentable, mais pas beaucoup. Nous lui avons confectionné un repas qu'il avala lentement, très lentement, comme s'il n'avait pas l'habitude de manger. Puis il ferma les yeux sans prononcer un mot. Je crus un instant qu'il avait rendu l'âme, mais non, non, il s'était simplement assoupi. Friya et moi nous sommes entre-regardés, ne sachant plus que faire.

« Laissons-le tranquille », me suggéra-t-elle. Sur quoi nous sommes partis explorer la demeure en attendant qu'il se réveille. Nous effleurions prudemment les sculptures, nous soufflions sur les tableaux pour en chasser la poussière. Pas de doute, la grandeur impériale était passée par là. Dans un des placards de l'étage, je trouvai quelques pièces de monnaie anciennes, de celles qui portaient le profil de l'empereur et dont on n'avait plus le droit de se servir. Il y avait aussi des bibelots, deux ou trois colliers, et un

poignard à manche orné de pierreries. Les colliers allumèrent une lueur de convoitise dans les yeux de Friya, et le poignard dans les miens, mais nous avons préféré tout laisser en l'état. Dépouiller un fantôme, soit; mais un vieil homme tout ce qu'il y a de plus vivant... D'ailleurs, nous n'étions pas des voleurs.

En redescendant pour voir comment il allait, nous l'avons trouvé en train de s'asseoir, l'air faible et hébété, mais un peu moins apeuré. Friya lui offrit encore de la viande fumée, mais il secoua la tête en souriant.

« Vous venez du village? Quel âge avez-vous? Comment vous appelez-vous?

– Voici Friya, dis-je. Et moi, je suis Tyr. Elle a neuf ans et moi douze.

– Friya. Tyr. > Le vieil homme rit. « A l'époque ce genre de noms n'aurait pas été permis, hein? Mais les temps ont changé. » Un éclair de vitalité se mit à luire dans ses yeux l'espace d'un bref instant. Il nous adressa un sourire confidentiel, presque intime. « Savez-vous à qui appartenait cet endroit, vous deux? À l'empereur Maxentius lui-même! C'était son pavillon de chasse. César en personne! Il venait ici quand les cerfs abondaient, il chassait tout son saoul, et puis il repartait pour Venia et donnait au palais de Trajan des festins qui dépassaient l'imagination, des banquets où le vin coulait à flots et où les cuissots de chevreuils tournaient sans interruption sur la broche... Ah, quelle époque c'était! Quelle époque! »

Il se mit à tousser et cracher. Friya lui entoura les épaules de son bras. « Vous ne devriez pas parler autant, monsieur. Vous n'en avez pas la force.

– C'est vrai, tu as raison. » Il lui tapota la main. La

robert silverberg
le nez de cléopâtre

Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face du monde aurait changé.

C'est ainsi que Pascal suggérerait qu'un rien pouvait changer le sens de l'histoire. Mieux : que l'histoire pouvait se récrire avec des si. Par exemple :

Et si l'Empire romain, loin de prendre fin sous le choc des invasions barbares, s'était maintenu, voire élargi au monde entier ?


Et si la Peste noire de 1348 avait emporté les trois quarts de l'Europe occidentale, entraînant une configuration politique où l'ancien royaume africain du Songhaï serait aujourd'hui un État indépendant, au centre d'un jeu d'intrigues de dimension internationale ?

Et si les "réalités virtuelles" auxquelles donne accès l'informatique se constituaient elles-mêmes en mondes parallèles, des mondes où Socrate rencontrerait le conquistador Pizarre et où les anges ne seraient plus de simples mythes ?

En six nouvelles, six visages de ce qu'aurait pu être notre devenir historique, de ce qu'il est peut-être sur telle ou telle branche de l'arbre touffu des hypothèses.

Robert Silverberg, né en 1935, est une des grandes figures de la littérature spéculative américaine. Auteur d'une œuvre impressionnante sur le double plan de la quantité et de la qualité, aussi à l'aise dans la nouvelle que dans le roman, il jouit aujourd'hui d'une notoriété égale à celle d'un Bradbury ou d'un Asimov, avec qui il a conjugué son talent pour l'écriture de trois romans.



B 24191.3  1.94
ISBN 2.207 24191.2
129 FF TTC